

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

1^{ER} AVRIL 1889.

No. 19.

LE PATRIOTISME

Discours prononcé par le R. P. Félix en l'église de Sainte-Clotilde, le jour de la fête patronale de la paroisse, le 29 mai 1881.

Et dixerunt unusquisque ad proximum suum : Pugnemus pro populo nostro et pro sanctis nostris.

Et chacun disait à son voisin : Combattons pour notre peuple et pour nos choses saintes ; c'est-à-dire, pour notre patrie et pour notre religion.

Mach. L. I. C. III, v. 23.

Il y a une chose, Mes Frères, qui garde dans l'humanité un prestige toujours ancien et toujours nouveau, et qui reçoit du suffrage du monde entier la couronne d'une popularité vraiment immortelle ; une chose dont le nom seul fait vibrer dans les âmes les cordes les plus profondes et, en certaines heures plus solennelles, les exalte et les électrise ; une chose dont il importe d'autant plus de se faire une idée parfaitement exacte et d'avoir une notion bien définie, qu'il en est aujourd'hui, par le monde, des imitations insincères et des contrefaçons menteuses : cette chose, déjà peut-être vous l'avez nommée tout bas avant que je l'aie nommée tout haut, c'est le *Patriotisme*.

Le Patriotisme ! ce nom qui retentit bien dans les forums et du haut des tribunes où se débattent les grands intérêts de la Patrie, retentit bien aussi et à propos dans nos chaires catholiques ; parce que, comme vous le verrez mieux tout à l'heure, le Catholicisme est le plus grand inspirateur du vrai Patriotisme.

Ce ne sera donc pas sortir du domaine de notre prédication que de prononcer, nous aussi, du haut de nos tribunes saintes, ce mot si justement populaire et si réellement chrétien.

Nous le devons d'autant plus, que des hommes ennemis tout à la fois de notre religion et de notre Patrie, prétendent dépouiller du prestige de ce grand nom la religion dont nous sommes les fils, non seulement en lui déniaient la puissance d'inspirer le Patriotisme mais encore en la dénonçant devant toute la nation et devant le monde entier, comme l'ennemie de tout Patriotisme.

Vous parler du Patriotisme, et notamment du Patriotisme chrétien, ne sera-ce pas, d'ailleurs, mettre le discours en correspondance harmonieuse avec la fête que nous célébrons, et avec le lieu où nous la célébrons ?

Nous célébrons aujourd'hui, dans la capitale de la Patrie française, la fête de la sainte à jamais illustre qui a contribué le plus à la fondation de cette Patrie française, et qui a fait passer sa grande âme de chrétienne dans l'âme de cette France, depuis si bien nommée la France très chrétienne.

Et, cette fête, nous la solennisons dans cette belle église qui en porte le noble vocable et en garde les reliques vénérées.

Ne vous semble-t-il pas, dès lors, que ce mot : *le Patriotisme*, sort, comme de lui-même, de l'ensemble de cette fête à la fois religieuse et patriotique ?

La France chrétienne est née, vous le savez, de la prière de Clovis sur le champ de bataille de Tolbiac, et surtout de son baptême par les mains du grand évêque de Reims, Saint Rémi. Or, la prière et le baptême de Clovis furent préparés surtout, vous le savez aussi, par les inspirations et les prières de Clotilde. C'est elle qui a imprimé, dans l'âme et au front de notre Patrie, le caractère et le sceau qui la distinguent depuis quatorze siècles au milieu des nations, le caractère du Christ, le sceau d'un vrai Christianisme. Rien donc de plus en situation avec le temps où nous vivons, avec le lieu où nous sommes et avec la fête que nous célébrons, que de vous parler du Patriotisme, et en particulier de ce Patriotisme qui fut dans le passé et sera encore dans l'avenir, celui de notre grande France, le Patriotisme chrétien.

Pour donner à ce grand et beau sujet le relief qu'il mérite, je voudrais montrer, en abrégant toutefois, ce que c'est que la Patrie dans l'humanité ; ce que le Patriotisme doit être devant la Patrie ; ce que le Catholicisme est par rapport à l'une et à l'autre.

Tel est le fond substantiel, telle est la naturelle division de ce sujet intéressant et par lui-même émouvant.

Daigne l'illustre Patronne de la France très chrétienne, sainte Clotilde, mettre dans ma parole quelque chose de sa grande âme ; et puisse ce discours vous faire aimer de plus en plus la France et l'Eglise : la France, qui a toujours défendu et servi l'Eglise, et l'Eglise, qui a toujours aimé et béni la France.

Heureux serai-je si, en obtenant ce résultat que j'ambitionne, je puis répondre aux vœux les plus chers du vénéré pasteur de cette paroisse et de ses dignes coopérateurs dont les cœurs sont, comme tous les vôtres, si profondément catholiques et si profondément français.

I .

Le Patriotisme porte dans son nom celui de la Patrie. Donc, pour bien entendre ce que signifie ce mot dont la puissance est si grand et le prestige si éclatant, le *Patriotisme*, il faut tout d'abord bien entendre ce que veut dire cet autre mot : la *Patrie*.

Qu'est-ce que la Patrie, et quelle place tient-elle dans l'âme et le cœur de l'humanité. .

Qu'est-ce que signifie ce mot vraiment magique, qui éveille, dans les âmes élevées et dans les cœurs bien faits, des échos à la fois si son-

res et si doux ? Que voulons-nous exprimer, alors que l'émotion au cœur, le tressaillement dans l'âme et le sourire aux lèvres, nous disons, comme l'enfant en nommant sa mère : *Ma Patrie* ?

La Patrie, qu'est-ce à dire ? Est-ce le soleil qui a éclairé, la lumière qui a embelli, le ciel qui a réjoui nos premiers jours ? La Patrie, est-ce la verdure de nos prairies, les moissons de nos champs, les fleurs de nos jardins ? La Patrie, est-ce l'eau de nos fleuves, le cristal de nos fontaines, les flots de la mer qui endormaient notre enfance de leur vague murmure ? La Patrie, est-ce la plaine qui se déroula sous nos premiers regards, le coteau qui borna nos premiers horizons ? Est-ce la majesté de nos montagnes, la grâce de nos collines, la beauté de nos vallons ? La Patrie, enfin, est-ce ce spectacle du ciel qui a couvert et ce spectacle de la terre qui a porté notre berceau ?

Ah ! sans doute, tout cela entre plus ou moins dans cette ravissante image, sous laquelle nous aimons à nous représenter la Patrie. Mais, remarquez-le bien, tout cela forme plutôt pour nous l'encadrement de la Patrie que la Patrie elle-même ; tout cela nous peint et nous représente bien, avec tous ses aspects extérieurs, la forme visible de la Patrie, mais non pas ce qu'il y a pour nous de plus intime, de plus profond et de plus séduisant dans la Patrie. Quel est donc ce grand et doux mystère, le mystère de ce charme à nul autre pareil qu'a pour nous ce mot plein d'un prestige à la fois si suave et si fort ?

Qui pourrait ne pas entendre ici la philosophie populaire écrite dans le nom même que porte la Patrie ? *Terra Patria* ! Vous l'entendez : ce nom est une révélation. Comme le Patriotisme porte dans son nom la Patrie, la Patrie porte dans le sien la Paternité. Voyez plutôt : *Patria* vient du mot latin *Pater*, qui veut dire *mon père*. Ah ! le mot du mystère le voilà : la Patrie, c'est la terre où j'ai connu mon père et où j'ai souri à ma mère. De ces deux choses qui n'en font qu'une, découlent comme de leur première source les attraits et les séductions que renferme ce mot : la *Patrie*. Et ainsi, déjà pour nous commence à se dégager la vraie notion et à se dessiner la vraie physionomie de la Patrie.

Oui, Mes Frères, la paternité et la maternité, voilà ce qu'il y a de plus primitif et de plus intime dans ce que nous nommons de ce nom, la *Patrie*, Ah ! c'est qu'en effet, pour nos cœurs qui se souviennent, la Patrie, ce fut d'abord et avant tout, ce lieu béni et cher entre tous, le *foyer* ; le foyer, là où un père aimé nous prenait sur ses genoux et où une mère plus aimée encore nous pressait contre son cœur ; le foyer, là où notre vie s'épanouissait sous le rayonnement de ces deux amours ne formant qu'un même amour, comme la fleur à son premier soleil ; le foyer, lieu des plus délicieux et des plus ineffaçables souvenirs, là où l'on a connu, sans mélange de tristesse, des joies que l'on ne retrouve plus ailleurs, même au milieu de tous les enivrants de la vie ; le foyer là où l'on a vu des fêtes telles que le monde n'en peut donner, fêtes sans pareilles où il n'y a, pour en jouir, que des frères et des sœurs, et, pour les contempler, que les yeux d'un père et d'une mère, flambeaux vivants éclairant tous ces visages d'enfants de la plus sereine et de la plus béatifique lumière ; le foyer, lieu des premiers oracles qui nous ont parlé, où l'on a entendu, de la bouche d'un père et de la

bouche d'une mère, de ces mots qu'on n'oublie plus, qu'on emporte avec soi comme un écho de la voix toujours parlante, qu'on écoute encore de loin, et auquel on revient toujours avec un bonheur qui ne sait pas vieillir, et semble se rajeunir avec les années.

Ah ! voilà bien, n'est-il pas vrai, ce qui nous représenta la Patrie à notre entrée dans la vie, et ce qui, plus tard encore, nous la représente mieux que tout, même après les expériences de la vie : la *terra patria*, la terre où fut planté par la Providence cet arbre vivant dont notre vie fut l'un des rameaux ; la terre qui porte, avec les berceaux des vies naissantes, les tombes des vies éteintes, et, entre les uns et les autres, ce foyer, autour duquel des êtres qui s'aiment du plus pur et du plus légitime amour, forment comme une couronne de joie et de félicité ! Ah ! oui, cette terre est vraiment pour nous la terre de la Patrie, la *terra patria* ; c'est en elle que nous avons tous, pour la première fois, salué la Patrie ; c'est par elle que nous avons fait notre entrée dans la grande Patrie ; car c'est de toutes ces petites Patries qui se nomment *familles*, que se composent cette grande Patrie qui se nomme *nation*.

Voilà pourquoi le foyer nous demeure toujours comme le centre le plus rayonnant de la Patrie, et comme une Patrie dans la Patrie !

Mais, encore bien que la famille soit pour nous la meilleure part de la Patrie, elle n'est pas cependant toute la Patrie. Par delà le château, la maison ou la chaumière, demeure riche ou pauvre où nous avons vécu nos premiers jours et vu nos premiers soleils, la Patrie s'étend encore. Si nous tenons surtout à la Patrie par les premières racines que notre vie pousse dans la terre où fut notre foyer, le foyer est loin d'être pour nous la frontière où finit la Patrie.

La Patrie, c'est aussi la puissance sociale qui étend sur le foyer lui-même le bouclier de sa protection ; la Patrie, c'est aussi l'ensemble des lois et des constitutions qui assurent à tout foyer, avec le repos d'aujourd'hui, la sécurité de demain ; la Patrie, c'est aussi cette floraison d'institutions qui croissent sur son sol et donnent leurs fruits dans la saison : la Patrie, c'est encore cette moisson de chefs-d'œuvre en tous genres, créés par notre génie national, nos poésies, nos éloquences, nos arts, nos inventions ; la Patrie, c'est aussi cette magnifique constellation de grands hommes où brillent comme des étoiles, au firmament de la nation, nos poètes, nos orateurs, nos artistes, nos écrivains, nos savants, nos capitaines, nos hommes d'Etat ; la Patrie, ah ! c'est aussi la phalange sacrée de nos apôtres, de nos martyrs, de nos saints ; de nos saints, parmi les grands hommes, les plus véritablement grands ; et par-dessus tout, cette multitude d'hommes et de saints plus grands peut-être que tous les autres, qui ont enseveli dans des créations et dans des bienfaits demeurés anonymes, la gloire de leur nom !

La Patrie, enfin, c'est encore et principalement cette chaîne radieuse de nos longues et illustres traditions ; sillon éclatant de toutes nos gloires nationales, traversant les siècles qu'a vécu la nation et illuminant des plus purs rayons toutes les hautes cimes de notre histoire.

C'est qu'en effet, la Patrie, ce n'est pas seulement tout ce qu'elle est aujourd'hui, c'est encore et par-dessus tout ce qu'elle était hier et

avant-hier ; car la Patrie n'est pas comme un homme : sa vie n'est pas d'un jour ; elle vit de longs jours, et ces jours ce sont des siècles. Personne donc n'a le droit de scinder cette vie séculaire ; de mettre, d'un côté, la Patrie du passé, et de dire : Nous saluons la Patrie d'aujourd'hui et nous répudions la Patrie d'hier.

Arrière ces *pseudo-patriotes*, qui prétendent condamner la Patrie à ne commencer qu'avec eux-mêmes ; qui consentiraient à ensevelir dans l'oubli, et s'ils le pouvaient, à faire rentrer dans le néant, toutes les gloires d'une Patrie dix ou quinze fois séculaire. Singuliers patriotes en vérité, qui voudraient ne garder de la Patrie que ce qu'ils estiment lui donner dans leur vie d'un jour, eux qui tiennent tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils ont, de cette Patrie qui a vécu de si longs jours ! Enfants dégénérés, pour ne rien dire de plus, qui tueraient dans leur mère la meilleure part de sa vie, pour ne lui en laisser que des fragments : vie mutilée dans le présent, sans racines dans le passé et sans espoir d'avenir. Hommes insensés, qui ne rougiraient pas de dépouiller la France de toutes les gloires dont l'avaient couronnée de longs siècles d'illustration ; et cela, pour le plaisir vraiment révolutionnaire de pouvoir se dire : La Patrie commence à nous ; la Patrie, c'est nous-mêmes et tout ce qui nous a précédés dans la Patrie n'est plus rien devant nous.

Ah ! ce culte d'une Patrie découronnée dans son présent de toutes les gloires de son passé, nous qui, à travers quatorze siècles, aimons à saluer près du berceau de cette Patrie, ces grandes figures patriotiques qui se nomment Clovis et Clotilde ; ce culte aussi faux et ridicule qu'il est égoïste et coupable, nous ne l'aurons jamais, non, jamais ! La Patrie qu'il nous faut et que nous nous plaisons à exalter, ce n'est pas une Patrie morcelée, fragmentaire, c'est la Patrie intégrale, c'est la Patrie entière ; c'est la Patrie telle que je viens de vous la montrer, la Patrie non seulement avec les spectacles du ciel et de la terre qui en font le gracieux encadrement, mais la Patrie avec les joies du foyer qui en font le charme intime : ce qu'il nous faut, c'est la Patrie, avec les gloires de son présent rehaussées par les gloires de son passé ; la Patrie avec toute sa grâce intérieure et toute sa beauté extérieure, avec toute sa grandeur actuelle et toute sa majesté séculaire. Oui, vraiment, voilà la Patrie que j'aime ; je jure sur mon cœur de Français de n'en aimer jamais d'autre ; et je crois entendre ici une voix qui sort de tous vos cœurs, et cette voix me dit en faisant écho à la mienne : Mon Père, oui, vous avez raison, c'est la seule Patrie qu'il faut aimer, et tous nous sommes heureux et fiers de l'aimer avec vous !

Et maintenant, après vous avoir dit ce que signifie ce mot si grand et si doux, *la Patrie*, comment pourrai-je vous dire, en un langage digne de cette belle et ravissante chose, la place qu'elle occupe dans l'humanité de tous les temps et de tous les espaces ?

Ah ! la Patrie ainsi conçue, avec la terre et le ciel qui l'encadrent, avec ce centre d'où elle rayonne, avec toute les grands cœurs de son présent et de son passé, ce n'est pas seulement dans notre humanité une *idée*, un *mot*, un *culte* universels, c'est encore et surtout, un *charme* incomparable.

Quelle que puisse être la raison profonde de ce fait, c'est un fait

qui brille de l'éclat de sa propre lumière : partout et toujours, à tous les degrés des civilisations, les peuples ont eu l'idée, ont prononcé le nom et ont pratiqué le culte de la Patrie.

Allez à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion ; regardez dans le passé et regardez dans le présent, un fait immense se révèle, un phénomène universel vous apparaît : l'idée brillante, disons mieux, la radieuse image de la Patrie plane sur toutes les nations et même sur toutes les âmes, comme une ravissante vision. C'est que l'idée de la Patrie est au fond de toute âme humaine, et que chacun s'en fait une image qu'il contemple en lui-même.

Et parce que l'idée de la Patrie est au fond de toutes les âmes, le nom de la Patrie est entré dans toutes les langues. Ce qu'on nomme dans la langue latine *terra patria*, ce qu'on nomme dans la langue germanique *vaterland*, la terre des pères, a son nom synonyme dans tous les langages que l'humanité a parlés. Ce nom populaire, s'il en fut jamais, est au fond de toutes les littératures, de toutes les poésies, de tous les drames ; et non seulement ce nom est au fond des langues humaines, il y abonde et surabonde ; et, en certaines heures où vibre plus fortement dans les âmes la fibre patriotique, à la lettre, il y déborde.

Que dis-je ? l'humanité ne se contente pas de graver dans ses littératures le nom de la Patrie, comme elle en porte l'idée gravée dans son âme ; elle en pratique le culte, elle lui fait des fêtes, elle lui chante des hymnes, quelquefois même elle lui dresse des autels ; elle s'en fait une sorte de divinité, et elle convie tous les citoyens à lui faire leurs sacrifices et à immoler, même ce qu'ils ont de plus cher, sur ce qu'on est convenu de nommer partout *l'autel de la Patrie*...

Telle est, dans l'humanité, la préoccupation universelle de ce qu'on nomme *la Patrie*. Le cosmopolitisme moderne a beau essayer de crier partout : La Patrie est un mot, rien qu'un mot !—Un mot, soit mais un mot universel, expression éloquente d'un besoin, et constatation authentique d'un fait universel.

Mais ce que je veux faire remarquer par-dessus tout c'est que cette idée, ce nom, ce culte de la Patrie, dont je viens de constater le fait universel, sont dans la vie humaine un *charme* sans pareil. Ce charme mystérieux qui nous attache à la Patrie ne nous quitte jamais tout à fait, parce qu'il est caché dans les profonds replis et pénètre la part la plus généreuse de notre vie. Mais il faut bien en convenir, parce que l'expérience le démontre, ce charme et cet attrait sont bien autrement puissants, lorsque le courant des événements ou le sort des destinées nous emporte loin de cette Patrie ; et son image nous demeure d'autant plus belle et d'autant plus attrayante, qu'elle-même est plus éloignée de nous. Alors, en effet, comme on sent plus vivement le charme des affections fraternelles, lorsque quelque coup soudain vient à arracher les uns aux autres ces frères et ces sœurs qui vivaient d'une même vie, pareils aux rameaux de l'arbre attachés au même tronc et tout à coup séparés : ainsi, nous sentons mieux et plus fortement combien profond et doux est ce sentiment qui nous attache à la Patrie, lorsque quelque coup de la terre ou du ciel vient nous arra-

à ses champs, à ses prairies, à ses montagnes, à son soleil. Oh ! alors, comme ce charme de la Patrie grandit avec la distance ! Et comme la séparation et l'absence multiplient, avec nos regrets, ce bonheur d'une présence évanouie et d'une possession perdue !.....

Si vous en doutez, interrogez tous ceux qu'un souffle quelconque a emportés un jour loin des rivages de la Patrie.

Voyez d'ici le jeune *voyageur* qui, pour la première fois, monte sur le navire qui doit le porter aux lointains pays. Il la voit encore, cette terre qu'il vient de quitter, la *terra patria*, que déjà son cœur ressent quelque chose de ce qu'éprouve l'enfant, lorsque pour la première fois il a quitté sa mère. Jusque-là, il avait à peine soupçonné cette force mystérieuse qui l'attachait à la France ; il la sent alors, et avec une vivacité et une profondeur qu'il ne s'était jamais connues. Non, jamais ce jeune Français n'a mieux compris combien il aimait la France, qu'à cette heure qu'il n'oubliera jamais, alors que debout sur le navire qui l'emportait loin d'elle, il a vu à l'horizon disparaître ces rivages chéris auxquels plus que jamais son cœur s'attachait en les quittant.

Voyez le jeune *soldat* que l'intérêt de la Patrie emporte loin de la France, à travers les fatigues et les périls de la guerre : comme il subit de loin, lui aussi, ce charme de la Patrie française ! S'il échappe à cette mort qu'il eut si souvent en face, avec quel empressement plein d'allégresse il revient vers cette France qu'il avait craint de ne plus revoir ! Et s'il tombe sur le champ de bataille, oh ! alors, comme il se tourne encore, avant de mourir, vers cette Patrie absente ! Comme il la cherche de son dernier regard ! Comme il l'appelle de son dernier soupir !...

Voyez le *navonnier* battu par la tempête dans les profondeurs de l'Océan, loin de cette Patrie qu'il quittait naguère en embrassant sa mère : Ah ! comme alors sa pensée s'envole avec son cœur vers cette chère Patrie qu'il ne reverra peut-être plus !

Et voyez le *commerçant* lui-même, l'homme de la fortune, le conquérant de la richesse, lui qui s'en va à travers les mers, les continents et les déserts, vers tous les pays de l'or et toutes les Californies du monde, lui d'ordinaire le moins sensible à ce charme dont nous parlons en ce moment ; oh ! combien de fois pourtant il se surprend lui-même maudissant l'injure de son sort, et regrettant la vue de cette terre et de ce ciel qui furent la séduction de ses premiers jours !

Et mon frère le *missionnaire*, lui qui a dû passer à travers tant de larmes pour quitter avec un père, une mère, des frères et des sœurs, tout un monde de douces affections ; lui qui, sans aucun motif humain, a quitté ce lieu de ses meilleures joies, pour s'en aller sous les plus âpres climats chercher quelques êtres sauvages à lui absolument étrangers ; lui, l'homme de tous les détachements et de toutes les abnégations, ah ! ne croyez pas que du fond des brûlants déserts ou des régions glacées, mon frère le missionnaire oublie la Patrie absente. Non, mille fois non, nous le savons par des témoins absolument irrécusables : à travers les glaçons du pôle et sous les feux de l'équateur, combien de fois l'image de la Patrie lui apparaît comme une douce vision ; et combien de fois un sentiment profond lui dit au cœur, que seule l'ambition de sauver des âmes, pour leur donner le ciel, a pu lui faire quitter,

pour toujours, ce qu'avec son père et sa mère on aime le plus sur la terre : la Patrie !

Enfin, si vous voulez voir, sous la forme la plus expressive et la plus touchante, la séduction qu'exerce sur le cœur humain ce charme de la Patrie absente, je vous dirai : Regardez, oh ! regardez surtout notre frère *l'exilé* ; l'exilé, selon le beau mot d'un écrivain célèbre, l'exilé qui *partout est seul*, et nous pouvons ajouter, partout se sent étranger ; l'exilé, qui n'entend plus jamais retentir à son oreille le langage pour lui le plus beau et le plus harmonieux, celui que lui apprit une mère ; l'exilé, qui peut-être a grandi au soleil de la plus belle civilisation, et qui, loin de sa brillante Patrie, ne ressemble plus qu'à un barbare parlant une langue que personne ne comprend, et fait sortir de son cœur solitaire des accents auxquels rien ne répond plus ; ah ! mon frère l'exilé, comme il rêve de la Patrie ! Mais surtout comme il souffre de son immense et inexprimable ennui ; comme il sent douloureux et profond ce mal que seuls connaissent bien les exilés, ce mal si bien nommé partout *le mal du pays*, la tristesse de la Patrie absente !

Aussi, comme il trouve longs les jours de son exil, et combien de fois son âme soupire avec le Prophète : " Que mon exil est long ! " *"Incolatus meus prolongatus est !"* O Patrie, ô Patrie, qui peut encore loin de toi me donner le courage de vivre sur la terre, si ce n'est l'espérance de voir bientôt ma Patrie du ciel ? Et, en attendant que l'ange de la délivrance vienne l'enlever, par la mort, de cet exil du temps dans la Patrie de son éternité, il demande à toute créature qu'il rencontre encore dans sa solitude, de lui apporter un son, une voix, un écho, un souvenir de la Patrie. Il voudrait en demander même aux oiseaux du ciel qui visitent la terre de son exil ; et volontiers il redirait ces paroles qu'un poète met sur les lèvres d'un exilé, captif aux rives du Maure :

Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France ;
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Laissons aux poètes et à leurs lyres harmonieuses de dire, ou plutôt de chanter les émouvants contrastes des joies de la Patrie et des tristesses de l'exil, source inépuisable où la poésie trouve ses plus belles et ses plus touchantes inspirations ; et après vous avoir montré ce que la Patrie bien comprise est dans l'humanité, voyons ce que le Patriotisme doit être devant la Patrie.

II

C'est le privilège réservé aux grandes et belles choses, de susciter des imitations qui les défigurent et les déshonorent. Le Patriotisme est l'une de ces grandes et belles choses. L'éclat, la grandeur, le prestige qui s'attachent à ce nom, donnent lieu à des altérations profondes et à des contrefaçons désastreuses, qui font du Patriotisme lui-même, ou plutôt de son fantôme, une arme qui blesse la Patrie. Ces contrefaçons et ces altérations, en effet, ne sont pas seulement une dérision de la vérité ; elles sont, par dessus tout, un danger pour la société.

Rien de plus fatal à la Patrie que le pseudo-Patriotisme. Quand une chose qui est comme le souffle de la nation, vient à se retourner et à conspirer contre la nation, alors le mal est sans remède ; c'est quelque chose comme un suicide national ; il n'y a plus d'espérance.

La Patrie attaquée, assaillie et en quelque sorte assassinée, au nom même du Patriotisme, n'a plus qu'une chose à faire : elle n'a plus qu'à mourir.

Ah ! Dieu nous préserve à jamais, comme d'un désastre national, de l'abus de ce mot qui, aujourd'hui surtout, menace de perdre les Patries, par cette puissance même qui est faite pour les sauver.

Qui donc pourrait ignorer encore jusqu'où, dans notre siècle, est poussé trop souvent l'abus de ce grand mot : le Patriotisme ? Le Patriotisme, tous en prononçant le nom, tous en lèvent le drapeau, tous en revendiquent l'honneur, tous essayent de s'en faire une parure, une gloire, un prestige, enfin, pour mieux séduire et attirer les multitudes. Si grande est sur l'âme du peuple la force attractive de ce mot, le Patriotisme, que le peuple se précipite partout où il en a entendu retentir le nom, et il suit en aveugle tous ceux qui lui crient, en déployant sur leur tête son drapeau généreux : " venez à nous ; nous sommes les vrais amis de la Patrie ; nous sommes les sauveurs de la Patrie ; nous sommes le Patriotisme." Et nul ne dira jamais combien, dans l'histoire de tous les peuples et surtout dans l'histoire de notre France, on a pu voir de faux patriotes compromettre, déshonorer et outrager la Patrie, au nom même du Patriotisme.

Rien donc n'importe plus au salut et à l'honneur de toute société, que de bien entendre ce que c'est que le vrai patriotisme, ce qu'il doit être et ce qu'il doit faire, dans ses rapports avec la Patrie.

Or, ce que doit être et ce que doit faire, par rapport à la Patrie, le vrai Patriotisme, peut s'exprimer par ces trois mots qui abrègent et résument tout :

Aimer la Patrie et tout ce qui est de la Patrie ;

Respecter la Patrie et tout ce qui est de la Patrie ;

Servir la Patrie et tout ce qui est de la Patrie.

Oui, un amour sympathique et vraiment dévoué, un respect profond et vraiment religieux, un service courageux et, au besoin, héroïque, de la Patrie et de tout ce qui est de la Patrie : voilà, Mes frères, ce qu'il faut par-dessus tout, pour constituer dans ses principaux éléments un Patriotisme sincère.

En vérité, je vous le dis, et je tiens à le redire : sans cet amour filial qui nous attache au cœur de la Patrie, sans ce respect religieux qui nous prosterne devant les majestés de la Patrie, et sans cette force virile et ce courage magnanime capables de nous mettre au service efficace de la Patrie, il n'y a plus d'hommes prêts à se dévouer au service de la Patrie ; il n'y a plus que des flatteurs qui trompent la Patrie, des ambitieux qui égarer la Patrie, disons le mot, des égoïstes qui exploitent la Patrie.

Ne trouvez donc pas étonnant qu'avant d'aller plus loin, j'insiste

pour mettre en lumière ces trois éléments essentiels de tout vrai Patriotisme.

Et d'abord, ce qu'il faut avant tout pour constituer un vrai Patriotisme, c'est un amour sincère, un amour saintement passionné de la Patrie, et de tout ce qui touche à la Patrie. Oui, il faut que le cœur soit attaché au cœur de la Patrie, comme le cœur d'un enfant au cœur d'une mère ; car, dans un sens vrai, la Patrie est une mère, et la langue populaire a consacré cette appellation : *les enfants de la Patrie*.

Je le sais, la Révolution et le Socialisme cosmopolites se moquent de cet amour de la Patrie. Pour eux, la Patrie c'est une chimère ; et l'attachement du cœur à cette chimère n'est qu'une belle illusion, une sorte de fanatisme traditionnel et de folie héréditaire. Ils n'entendent rien à cet amour platonique pour la terre, pour le soleil, pour les champs de la Patrie, et surtout pour le foyer, qui à nos yeux abrège et résume la Patrie. Pour eux la Patrie c'est toute la terre, dont ils prétendent faire l'universel Eden de l'humanité future. Ils ont le Patriotisme *de partout*, ce qui revient à dire le Patriotisme de *nulle part* ; et s'ils le pouvaient, ils arracheraient du cœur humain cette fibre délicate et généreuse que fait vibrer le nom de la Patrie, et ses racines profondes par lesquelles la Providence attache notre vie au sol qui a porté notre berceau. Et, en cela, le cosmopolitisme révolutionnaire ment, tout à la fois, à l'une des inspirations les plus spontanées de la nature humaine, à l'une des plus belles harmonies de la création, et à l'une des lois les plus nécessaires et les plus conservatrices de la société.

Oui, cet amour de la Patrie est le produit le plus naturel et le plus spontané de notre humanité, telle que le Créateur l'a faite. Il est dans la nature des êtres vivants, que la vie s'attache aux lieux où elle est née, et où, comme l'arbre, elle a poussé ses premières racines. L'attachement à la Patrie est donc, dans le meilleur sens de ce mot, un attachement naturel, et l'amour qui nous y attache, un amour spontané : il vient et croît tout seul au foyer, dans tous les cœurs bien nés. Comme un champ produit le palmier et comme un jardin produit des fleurs, le foyer produit l'amour de la Patrie ; l'amour de la Patrie, l'une des plus suaves fleurs que fait éclore le cœur humain, embaumant de ses parfums la vie naissante et, avec elle, tout ce qui croît sur le même sol et s'épanouit au même soleil. Inutile d'insister davantage sur ce mystère déjà révélé de la nature humaine faisant sortir, par une naturelle venue, l'amour de la Patrie de l'amour du foyer.

Et cet amour de la Patrie, en même temps qu'il est un des fruits les plus spontanés de la nature humaine, se trouve être l'une des plus belles harmonies de la création.

C'est une idée singulièrement bizarre de croire que notre amour, en nous attachant au foyer, et par le foyer à la Patrie, renferme le cœur humain dans un cercle trop étroit pour la grandeur native de ses aspirations, et brise l'harmonie des légitimes amours que Dieu fait naître au fond des cœurs humains. C'est exactement le contraire qui est la vérité. Qu'elle est belle, Mes Frères, l'harmonie des amours que Dieu laisse tomber dans nos cœurs ; et comme l'amour de la Patrie s'y accorde admirablement avec tous nos autres amours ! Voyez, en effet, comme tout amour légitime s'épanouit dans sa propre sphère, sans faire

obstacle à tout autre amour, et sans trouver lui-même d'obstacle dans l'épanouissement d'aucun autre. Voyez comme l'amour bien ordonné de soi-même s'accorde avec l'amour de la famille, l'amour de la famille avec l'amour de la Patrie, l'amour de la Patrie avec l'amour de l'humanité et l'amour de l'humanité avec l'amour de Dieu ! L'amour de Dieu, le premier anneau de cette chaîne d'or dont l'autre bout est rivé au fond du cœur humain : l'amour de Dieu, raison primitive et centre universel de tous ces amours venant se rencontrer et s'unir en lui dans la plus parfaite harmonie ; harmonie plus sublime et plus belle que l'harmonie des mondes qui se meuvent dans l'espace.

Qu'elle est ravissante pourtant cette harmonie du monde sidéral, où chaque astre, en gardant le mouvement qui lui est propre, gravite sans obstacle autour de l'astre qui est son centre immédiat ; mais plus ravissante encore est cette harmonie de tous nos amours, alors qu'obéissant à leur centre unitaire, c'est-à-dire à l'amour de Dieu, ils se meuvent dans leur propre sphère, sans troubler ou déranger le mouvement de tous les autres.

Comme le satellite de la terre, en tournant sur lui-même par le mouvement qui lui est propre, n'en gravite pas moins autour de notre globe ; et comme la terre elle-même, en accomplissant elle aussi sa rotation sur elle-même, n'en accomplit pas moins bien son mouvement annuel autour du soleil, centre de notre monde planétaire ; et comme tous ces mouvements se font sans choc et sans perturbation aucune, dans un silence harmonieux qui est comme la musique de notre monde sidéral : ainsi font, dans le monde humain, tous les amours bien ordonnés ; tous s'accordent comme en un concert vivant. Eh bien, l'amour de la Patrie a sa part grande et belle dans ce concert le plus harmonieux de tous, et qui mieux que celui des mondes matériels, glorifie le Créateur.

Mais ce qu'il importe ici surtout de bien comprendre, ce n'est pas la spontanéité et l'harmonie de cet amour de la Patrie, c'est sa nécessité pour créer le Patriotisme et, au besoin, sauver la Patrie.

Ah ! c'est que pour avoir le vrai Patriotisme et pour être capable de sauver la Patrie, il faut avoir le dévouement à la Patrie. Qu'est-ce qu'un Patriotisme qui ne sait pas se dévouer, se donner, se prodiguer, se sacrifier ? Les Patries sont, sous ce rapport, soumises à la même loi et à la même nécessité que les familles et les individus : elles ne sont jamais sauvées que par le dévouement et par le sacrifice. Seuls le dévouement et le sacrifice arrachent les Patries menacées de périr, à leurs suprêmes dangers ; et souvent — l'histoire le démontre, — pour être un sauveur de la Patrie, il ne suffit pas d'en être le soldat, il faut en être le martyr.

Hélas ! Hélas ! nos malheurs ne nous l'ont que trop bien appris ; sur les champs de bataille de la guerre comme dans les forums de la politique, dans les luttes de la parole comme dans les combats du glaive, ce qui manque, d'ordinaire, pour le salut ou l'honneur de la Patrie, c'est le dévouement, et surtout ce dévouement sublime qui s'appelle l'héroïsme.

Voilà pourquoi, pour que la société s'élève et prospère, pour qu'elle

trouve des sauveurs à l'heure de ses grandes crises, il faut que de bas en haut de la hiérarchie sociale, le dévouement se rencontre partout et l'égoïsme nulle part.

Or, le père naturel, le principe générateur du dévouement, personne ne l'ignore, c'est l'amour. Demander le dévouement à qui n'a pas l'amour, c'est demander l'effet en supprimant la cause. Tout amour du cœur humain tend à produire le dévouement correspondant à son objet.

L'amour paternel produit le dévouement envers les enfants, l'amour fraternel le dévouement envers les frères, l'amour conjugal le dévouement envers l'époux : ainsi l'amour sincère de la Patrie crée le dévouement efficace envers la Patrie. Cet amour, lorsqu'il est absolument désintéressé, ouvre le cœur aux plus généreuses inspirations ; il exalte les âmes par les sentiments les plus magnanimes ; quelquefois même, il élève l'homme jusqu'à l'oubli total de lui-même, et il l'emporte ému et tressaillant sur les ailes ardentes de l'enthousiasme, jusqu'au mépris de la mort, jusqu'au sacrifice de la vie. C'est alors qu'on peut entendre sortir des cœurs vraiment dévoués, ce cri qui atteste l'amour de la Patrie poussé jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation et du sacrifice : "*Mourir pour la Patrie.*" cri généreux et vraiment patriotique, quand il n'est pas la clameur banale de l'émeute courant à la révolte, c'est-à-dire le cri de haine aspirant à détruire, au lieu d'être le cri de l'amour aspirant à sauver.

Le vrai Patriotisme, nous l'avons dit, ne demande pas seulement un amour qui nous voue au salut de la Patrie, il demande encore le respect qui nous incline devant les grandeurs de la Patrie. Comme il faut la pratique du respect pour la véritable éducation de l'homme, et comme il faut au foyer la tradition du respect pour la formation des races généreuses, ainsi faut-il le culte public du respect, pour l'élévation des peuples et la formation des grandes Patries. Tout amour de la Patrie, puisé à sa vraie source, implique le respect de toutes les supériorités nationales et de toutes les majestés de la Patrie ; comme l'amour vraiment filial implique, avec le respect des dignités paternelle et maternelle, la vénération de toutes les saintes choses du foyer. Quiconque prétend aimer la Patrie, en méprisant ses grandeurs et en outrageant ses gloires, ressemble à un enfant qui prétendrait aimer sa mère en méconnaissant sa dignité et en jetant des insultes aux prérogatives de sa maternité. Entre l'amour et le respect l'union est si intime, que leur séparation n'est pas plus admissible dans le culte public de la Patrie, qu'elle ne l'est au foyer dans le culte domestique de la paternité et de la maternité ; et dans la Patrie, ainsi que dans la famille, tout véritable amour engendre le respect, comme le respect y sauvegarde l'amour.

Oh ! oui, si j'aime d'un amour profond cette mère que je nomme ma Patrie, je puis dans cet amour même un respect religieux pour tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, constitue la majesté de la Patrie, et je m'incline avec un indicible bonheur devant toutes les grandeurs, toutes les supériorités, toutes les gloires qui forment sur sa tête un diadème d'honneur et une couronne de vénérabilité : je respecte toutes ses grandes et longues traditions ; je respecte toutes ses

grandes et salutaires institutions ; je respecte ses grands hommes et ses grandes illustrations ; je respecte sa foi, son culte, sa religion ; je respecte, avec son antiquité, toutes ces choses anciennes qui ont illustré son berceau, et qui sont au front d'une Patrie séculaire, ce que sont les cheveux blancs et les sillons du temps à une belle tête de vieillard.

Oui, moi, fils de la noble et grande France, je fais du respect et de la vénération de cette mère auguste, la meilleure part de de mon amour ; je mets mon Patriotisme à respecter moi-même et à faire respecter par les autres, toutes ses grandeurs et toutes ses gloires ; je suis patriotiquement fier et filialement jaloux de sauvegarder, autant que je le puis, tout ce qui l'honore, tout ce qui l'embellit, tout ce qui la célèbre, tout ce qui l'illustre, dans son passé comme dans son présent ; et volontiers, dans ma vénération enthousiaste pour toutes les majestés que je salue dans le présent et dans le passé de cette France tant aimée, j'aurais la tentation de dire anathème à ces faux patriotes qui semblent mettre tout leur Patriotisme à abaisser, sous le poids de leurs mépris, tout ce qui, de siècle en siècle, a fait les vraies grandeurs de ma Patrie !

C'est que les amis de la Patrie, ce ne sont pas ceux qui, sous le prétexte menteur d'exalter son présent, semblent vouloir renier son passé ; ceux qui retournent en outrages et en mépris, contre la Patrie ancienne, tous les perfectionnements, toutes les découvertes et tout ce qu'ils nomment les progrès de la Patrie moderne : comme si la Patrie d'aujourd'hui n'était pas encore la Patrie d'hier ; et comme si cette Patrie devait être moins grande dans son présent, parce qu'on la reconnaît grande aussi dans son passé !

Oh ! non vraiment, ceux-là ne sont pas les sincères amis de la Patrie, les patriotes de bonne marque. Ceux que j'aime à saluer comme tels, ce sont ceux qui, en travaillant le plus possible à agrandir et à illustrer la Patrie de l'heure qui sonne, savent aussi reconnaître les grandeurs et les gloires de ses siècles disparus ; ceux qui, tout en glorifiant de près ses conquêtes nouvelles, saluent aussi de loin ses conquêtes antiques ; ceux, enfin, qui tout en s'inclinant devant les grandeurs de notre passé, savent s'incliner en même temps devant celles de notre présent, alors que leurs regards peuvent y rencontrer encore cette gloire des grandes et augustes choses dont la Providence ne deshérite tout à fait aucun siècle. Ah ! ceux-là je les reconnais pour les vrais fils de cette Patrie que j'aime ; et je leur crie du fond d'un cœur à la fois fraternel et patriotique : Vous aimez et vous vénérez, tout ensemble, tout ce qui est de la France, de la grande et séculaire France ; salut ! vous êtes les vrais amis de la Patrie, vous êtes le vrai Patriotisme.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, pour que le Patriotisme soit complet, et surtout pour qu'il soit efficace, avec l'amour de la Patrie, avec le respect de la Patrie, une troisième chose est nécessaire : *le service* de la Patrie. Oui, Mes Frères, avec un amour sincère qui nous attache au cœur de la Patrie, avec un respect religieux qui nous incline devant les grandeurs de la Patrie, il nous faut, pour réaliser en nous le vrai Patriotisme, *une force* que nous puissions mettre au service de la Patrie, *une force* indomptable et capable, à l'heure des grands dangers, de défendre et de sauver la Patrie.

Pour constituer le *service* patriotique pris dans le grand sens de ce mot, il y faut apporter cet élément sans lequel le Patriotisme, même avec les deux autres éléments dont nous avons parlé, serait condamné à l'impuissance et à l'inefficacité : la *force*, la grande force humaine, la virilité, l'énergie, l'intrépidité, le courage.

Il y a une chose qui, dans les grandes situations, perd les Patries même les plus illustres, cette chose se nomme la faiblesse ou la lâcheté. Les faiblesses ne sauvent rien et elles perdent tout, et les lâchetés perdent et déshonorent tout à la fois. Au contraire, il y a une chose qui peut sauver, même dans les plus grandes crises, les Patries même les plus menacées par le dehors ou menacées par le dedans : cette chose se nomme la force et l'énergie ; non pas, remarquez-le bien, l'énergie du corps, la force des bras, mais l'énergie de l'âme, la force de la volonté, c'est-à-dire, la *virilité*.

Donc si vous voulez nous préparer, avec un Patriotisme efficace et salutaire, de vrais défenseurs de la Patrie, ah ! donnez-nous des hommes, de véritables hommes forts. J'entends dire et redire sans cesse autour de moi : " La France se meurt, parce qu'elle n'a pas d'hommes." Qui pourrait nous sauver, en effet, *quis poterit nos salvare ?* Qui ? si ce n'est cette race d'hommes qui, dans tous les temps, ont sauvé Israël, *per quos salus facta est in Israël ?...*

Mais ces vrais forts, où sont-ils, et combien sont-il ? Ah ! les habiles les prudents, les timides ne manquent pas dans notre France moderne ; les habiles et les soi-disant bien avisés, concertant des plans qui préparent le triomphe de leur égoïsme ; les prudents, les soi-disant modérés, même après tant d'expériences faites, rêvant encore entre les contraires des alliances impossibles ; les timides et les peureux, n'ayant tout à fait ni l'audace du mai ni le courage du bien ; tous ces hommes foisonnent dans nos sociétés chancelantes et nos Patries compromises. Mais, je le dirai tout haut : cent fois je donnerais tous ces timides, tous ces prudents, tous ces habiles, pour un homme, un seul homme, mais un homme de courage et de résolution, un homme, enfin, ayant avec un cœur qui aime et une âme qui respecte la Patrie, une force virile capable, quand l'heure sonne, d'étendre un bras pour la défendre et un bouclier pour la couvrir.

Mais, si pour mettre un vrai Patriotisme au service de la Patrie, il faut avoir les vrais forts et les vrais courageux ; pour créer ces géants de la force et ces héros du courage, que faut-il ? Ah ! je le dirai d'un seul mot : il faut apprendre aux générations vivantes à dompter en elles sous les coups d'une discipline austère, ce monstre qui rongé au centre de notre vie les germes de tout ce qui est grand, généreux, magnanime, et, avec tout cela, les germes de la force et de la virilité, je veux dire *le Sensualisme* ; le Sensualisme, qui tue lentement peut-être, mais sûrement, mais inévitablement, le vrai Patriotisme.

Rien n'est plus certain, Mes Frères, le sens intime de notre infirme nature nous le révèle au dedans, et les événements de l'histoire nous le révèlent au dehors : jamais les disciples du Sensualisme ne seront les hommes du vrai Patriotisme ; oh ! non, jamais les serviteurs ou plutôt les esclaves de la volupté ne seront ni les vrais soldats de la Patrie, ni les vrais défenseurs de la Société.

Pourquoi ? C'est que plus un homme sacrifie à l'autel du plaisir, moins cet homme est prêt à sacrifier à l'autel de la Patrie ; c'est que tous les sybaritismes tuent tous les Patriotismes ; et toutes les Cythères du plaisir et de la volupté, toutes les Capoues de la mollesse et de la jouissance ne seront jamais que les tombeaux où viendront s'ensevelir sans espoir de résurrection, avec le vrai Patriotisme, toutes les forces, toutes les virilités, toutes les mâles énergies sans lesquelles il n'y a plus de vrais sauveurs de la Patrie.

Tels sont les trois grands éléments qui constituent le vrai Patriotisme : *un cœur* assez large et assez ardent pour aimer, avec la Patrie, tout ce qui touche à la Patrie ; *une âme* assez grande et assez élevée pour respecter avec la Patrie, toutes les grandeurs de la Patrie ; et avec ces deux choses, la plus décisive de toutes, une virilité assez énergiquement trempée, une volonté assez résolue pour mettre une grande force et un intrépide courage au service de la Patrie.

Voilà ce que la Patrie demande à mon Patriotisme. Sans ces trois choses se complétant et s'appuyant réciproquement, vous pouvez avoir des semblants de Patriotisme, des fantômes, des simulacres, en un mot, des contrefaçons de Patriotisme, jamais le Patriotisme lui-même, jamais, non jamais, vous dis-je !

Et maintenant, pour donner au discours, tombant d'une chaire chrétienne, le caractère particulièrement religieux qui lui convient, après avoir dit ce que la Patrie est par rapport à notre humanité, et ce que le Patriotisme est par rapport à la Patrie, il nous reste à dire ce que la religion, et en particulier le Catholicisme, est par rapport au Patriotisme lui-même.

III

Ce que la religion en général, et le Catholicisme en particulier, est par rapport au Patriotisme, il n'est pas difficile de le deviner, mais il est aujourd'hui utile de le proclamer : la religion en est la grande inspiratrice, et le Catholicisme surtout en est le divin inspirateur.

Les hommes qui rêvent, pour l'humanité de l'avenir, une civilisation et un progrès comme il ne s'en est jamais rencontré sur la terre, un progrès sans religion, une civilisation sans Dieu, ces hommes rêvent aussi un Patriotisme sans Dieu et sans religion. Etrange Patriotisme, en vérité, pour lequel Dieu, la religion et même la Patrie ne sont plus que des mots, *de bons vieux mots*, comme ils disent, qui nous demeurent encore comme signes commémoratifs de choses disparues et de réalités mortes ; Patriotisme vraiment contradictoire, qui supprime stupidement la raison fondamentale et la racine profonde de tout vrai Patriotisme.

A entendre les clameurs banales de ces nouveaux patriotes, la religion, en rattachant l'homme au ciel, le détache de tout ce qui est de la terre, et en l'unissant à Dieu, le sépare de tout ce qui n'est pas Dieu, donc du foyer, et surtout de la Patrie. Si vous voulez les en croire, par le fait même que vous professez une religion, vous être convaincu de ne plus avoir de Patriotisme. Vous aimez Dieu, donc vous ne pouvez pas aimer la Patrie, votre religion vous le défend. Vous être clérical, donc vous être anti-national, et votre cléricalisme est la négation de votre Patriotisme.

Il est impossible de prendre d'une manière plus complète et plus absolue le contre-pied de la vérité, car l'histoire du monde entier donne à ces affirmations, si audacieusement menteuses, les plus éclatants démentis.

La religion a toujours été, dans l'humanité, l'inspiratrice du Patriotisme ; elle est comme l'âme divine de cette grande chose humaine ; elle en est la sève la plus vivace et la racine la plus profonde ; et prétendre faire croître et se développer le Patriotisme dans les âmes, en y détruisant la religion, c'est prétendre faire pousser et fructifier l'arbre, en lui retirant sa sève et en lui coupant ses racines.

Ah ! si le temps le permettait, qu'il serait facile d'appeler ici en témoignage tous les peuples de la terre : peuples anciens et peuples nouveaux, tous tenant en main les plus belles pages de leurs annales religieuses et de leurs annales patriotiques, vous y montreraient écrite, en caractères ineffaçables, l'union séculaire de leur religion et de leur Patriotisme. Partout et toujours, vous verriez la religion mêlée aux joies et aux deuils de la Patrie, à ses spectacles et à ses fêtes. Vous y verriez aussi, partout et toujours, les héros les plus dévoués au culte de la Patrie, venir puiser aux autels de leur religion, et jusque dans les oracles de leurs dieux, les plus sincères inspirations de leur Patriotisme ; et vous entendriez, à travers toute leur histoire, retentir ces deux mots qui proclament dans toutes les nations la solidarité de la religion et de la Patrie : "*Pro aris et focis !*" Pour nos autels et pour nos foyers ! "

Tel est, au point de vue où nous sommes, le magnifique abrégé de l'histoire de l'humanité : tous les peuples religieux ont été des peuples patriotiques ; et réciproquement, tous les peuples patriotiques se sont révélés comme des peuples religieux ; et l'on peut établir cette proportion confirmée par l'histoire des nations, à savoir, que partout et toujours leur Patriotisme a été en raison directe de leur religion, et que la mesure de l'un donne exactement la mesure de l'autre ; il y a sur ce point, si je le puis dire, comme une mathématique de l'histoire. Sous ce rapport, peuples barbares et peuples civilisés rendent un même témoignage : Le Germain et le Gaulois, le Scythe et le Grec, le Romain et le Carthaginois, le Russe et le Scandinave, tous confirment cette loi de l'histoire universelle ; tous étendant la main sur les autels de leurs dieux debout dans les forums de la Patrie, oui, tous s'écrient d'une même voix : " Nous le jurons, la religion est la mère du Patriotisme ! " Qui oserait le nier verrait se dresser contre lui, avec tous les sectateurs fidèles de la religion, tous les défenseurs dévoués de la Patrie.

Et parmi tous les peuples de cette antiquité religieuse et patriotique, un peuple s'est rencontré qui a levé plus haut que tous les autres peuples la double bannière de la religion et de la Patrie : le peuple d'*Israël*. Matathias et Judas Machabée, et tous ses frères avec lui, se levant pour défendre à la fois leur foyer, leur temple et leur cité, c'est à-dire leur famille, leur religion et leur Patrie, et faisant reculer devant eux la tyrannie d'Antiochus, ont proclamé plus haut que tous les autres peuples l'union vraiment historique de la religion et du Patriotisme.

Quoi qu'il en soit de l'influence des autres religions sur le Patriotisme, il est une religion plus essentiellement patriotique encore que

toutes les autres religions ; une religion qui, partout où elle règne sur les cœurs, en fait sortir avec le dévouement au Christ et à l'Eglise, le vrai dévouement à la Patrie. Cette religion, moi prêtre catholique, je le proclame avec une sainte fierté, cette religion c'est la nôtre, c'est le Christianisme, et très particulièrement le Catholicisme.

Ah ! je le sais, les ennemis attirés du Christ et de son Eglise essayent d'arracher à notre divine religion cette gloire séculaire, ce privilège réservé d'être la mère la plus féconde en héros dévoués à la Patrie, et par excellence, la religion du Patriotisme ; ils travaillent avec un acharnement qui ne sait plus même se déguiser, à faire tomber de son front auguste cette couronne de popularité qui fait ombrage à leur impuissance jalouse ; mais ils l'essayent en vain.

La force des choses, c'est-à-dire l'énergie propre et intime des principes catholiques, montre avec éclat que le catholicisme doit produire le Patriotisme à sa plus haute puissance ; et les événements les plus illustres de l'histoire des peuples catholiques montrent, dans une lumière encore plus éclatante, que partout et toujours le Catholicisme le produit dans les proportions les plus grandioses, et souvent au degré le plus héroïque. Seul le parti-pris de fermer les yeux au rayonnement de la vérité peut empêcher de voir la splendeur de cette double lumière.

Oui, Mes Frères, le Catholicisme par les principes qu'il grave et par l'action intime qu'il exerce dans les âmes, doit y produire et y produit réellement le Patriotisme.

C'est qu'en effet, le Catholicisme pratique crée précisément, dans les générations qui relèvent de lui, les trois grands éléments de la vie patriotique que nous nommons tout à l'heure, à savoir, *l'amour, le respect et le service* de la Patrie. Il apprend à aimer, il apprend à respecter, il apprend à servir la Patrie et tout ce qui est de la Patrie ; il est, sous ce triple rapport, la divine et puissante école de l'amour, du respect, et de la force ; de l'amour qui attache au cœur de la Patrie, du respect qui incline devant les majestés de la Patrie, de la force qui se met au service de la Patrie.

Et d'abord, je dis que le Catholicisme, plus que tout autre institution, produit dans les cœurs qui s'inspirent de lui le véritable amour de la Patrie ; j'entends cet amour sympathique, cet amour efficace qui produit lui-même par lui-même le dévouement à la Patrie.

Mais comment ? me demandez-vous, et quel est ici dans les cœurs le secret de l'influence et de l'action catholiques ? Ce secret est double ; le catholicisme produit cet amour sympathique et efficace de la Patrie par deux autres amours, par un amour humain et par un amour divin, par l'amour du foyer et par l'amour du Christ, par un amour naturel qui attache au cœur des pères et des mères le cœur des enfants, et par un amour surnaturel qui attache au cœur de Jésus-Christ le cœur des chrétiens.

J'insisterai peu, pour démontrer ici comment le Catholicisme fait aimer la Patrie, en faisant aimer la famille et le foyer. Nous avons fait remarquer tout à l'heure comment l'amour de la Patrie tient par ses

premières racines à l'amour du foyer, c'est-à-dire, au cœur même de la paternité et de la maternité ; nous n'avons donc plus à démontrer cette naturelle genèse de l'amour de la Patrie dérivant, comme de sa première source, de l'amour même du foyer.

Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est la manière vraiment merveilleuse dont l'éducation catholique développe dans les cœurs, avec l'amour du foyer, l'amour des pères et des mères.

Qui ne sait comment le Catholicisme, alors qu'il règne effectivement dans les foyers soumis à ses divines influences, enlace par les plus saintes et les plus profondes affections, le cœur des enfants au cœur d'un père et d'une mère ; et comment ces affections descendant de ces cœurs de pères et de mères sur les enfants, pour y remonter comme à leur source et de là se répandre sur les cœurs des frères et des sœurs, forment entre tous cette belle et ravissante unité qui est le charme de la famille !

Aussi, quelle atmosphère délicieuse de paternel, de filial et de fraternel amour on respire à ces foyers, où le Catholicisme règne en Souverain ! Quiconque a réalisé à son foyer, quiconque seulement a pu visiter la famille vraiment et profondément catholique, comprend ce que je dis. O lieu sacré et à jamais béni des affections les plus plus saintement pures et les plus vraiment béatifiques ; ô vrai sanctuaire où règne, comme en nos temples, la grande vie chrétienne et catholique, là où tous ces amours de pères et d'enfants, de frères et de sœurs sont transfigurés et relevés par un amour supérieur, ah ! quand on vous a connu, comment vous oublier ? Et comment cet amour du foyer, descendant en nos cœurs du cœur d'une mère, en passant par le cœur de l'Eglise, qui est une mère aussi, comment un tel amour ne nous attacherait-il pas à cette terre de la patrie, ou nous avons connu, avec des affections si saintes, des félicités si pures ?

Que faut-il de plus pour nous faire comprendre et sentir tout à la fois, comment le Catholicisme nous forme à l'amour de la Patrie, en nous formant à l'amour du foyer ?

Une chose cependant explique mieux encore comment le Catholicisme est, par sa doctrine et sa pratique, le grand inspirateur du Patriotisme. C'est qu'en développant dans les cœurs chrétiens le plus fort des amours, l'amour du Christ, il réagit directement contre la force *égoïste*, c'est-à-dire, contre la force la plus diamétralement opposée à l'expansion de l'amour et du dévouement patriotiques.

L'égoïsme est l'antagonisme éternel de tout vrai Patriotisme ; le Patriotisme perd tout ce que l'égoïsme gagne, et réciproquement ; l'un monte dans la mesure où l'autre s'abaisse ; et tout homme est d'autant plus disposé par son abnégation à l'amour de la Patrie, qu'il est moins disposé par son égoïsme à l'amour de lui-même. Donc pour créer dans les générations ce dévouement social qui se nomme le *Patriotisme*, il faut y vaincre cette force individuelle, cette force hostile qui se nomme l'*égoïsme*.

Or, personne ne le peut ignorer, le Catholicisme, c'est-à-dire le vrai Christianisme, attaque partout et en tout cet immortel ennemi de tout vrai Patriotisme, l'égoïsme. Le Christianisme dans toutes les sphères

de la vie, c'est la guerre à l'égoïsme; et le triomphe complet du Christianisme dans une âme, c'est la réalisation totale de la grande parole chrétienne: "*Abnega temetipsum*," c'est l'abnégation absolue du moi humain, c'est la mort de l'égoïsme. Et c'est par là que le Catholicisme, en apprenant l'oubli du moi, l'abnégation du moi, en un mot, la réaction continue contre l'égoïsme, devient, à la lettre, la divine école du Patriotisme.

Mais, Mes Frères, ce qui arrache surtout la vie humaine aux étreintes de ce monstre qui se nomme l'égoïsme, et ce qui la prédispose surtout par l'oubli et l'abnégation de soi-même à la pratique du vrai Patriotisme, c'est cet amour souverain, cet amour tout-puissant que développe dans les cœurs l'éducation catholique, *l'amour de Jésus-Christ*; amour saintement passionné qui règne en nous, par son empire tout divin, sur les ruines du moi humain; amour divinement triomphant, qui fait jeter à tout cœur, qu'il possède, le cri qu'il faisait sortir du cœur du grand saint Paul, vaincu par cet amour même: " Je vis, mais " non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. "

Ah! Mes Frères, quand le Christ a pris de mon cœur et de tout moi-même, par le triomphe de son amour, cette possession absolue, je sens alors que, tout infirme que je suis, je puis être prêt à tous les dévouements et même à tous les héroïsmes que me demande ma Patrie.

Sortez de là, vous n'avez plus que des hommes soumis à l'effroyable tyrannie de leur propre égoïsme; des hommes que rien ne peut plus arracher à eux-mêmes, parce qu'ils n'aiment rien au-dessus d'eux-mêmes; des hommes qui portent plus haut que le drapeau de la Patrie et de la nation, le drapeau de leur parti et de leur ambition; des hommes qui non-seulement se mettent en balance avec la Patrie, mais qui se mettent audacieusement au-dessus de la Patrie; des hommes tels que nous en avons entendu naguère s'écrier dans le bruit d'une tempête sociale: " Nous aurons la Patrie, ou il n'y aura plus de Patrie. Nous serons maîtres de la France, ou il n'y aura plus de France. Nous aurons Paris, ou nous brûlerons Paris! "

Ainsi le vrai Christianisme, en attachant à la Patrie par l'amour du foyer, et en fégissant contre l'égoïsme par l'amour de Jésus-Christ, crée le premier élément du vrai Patriotisme, *l'amour de la Patrie*. Il produit aussi le second élément du Patriotisme, que nous avons nommé le *respect* de la Patrie et de tout ce qui tient à la Patrie.

Malgré tant d'agressions, de calomnies et d'outrages accumulés sur sa tête dans sa vie séculaire, le Catholicisme a gardé toujours et garde encore aujourd'hui, même aux yeux de ses adversaires, l'honneur incontesté de produire dans les âmes cette chose grande et généreuse qu'on nomme *le respect*. Un protestant illustre, dans sa haute et noble impartialité, a prononcé sur ce point une parole qui a fait une grande fortune, par le retentissement qu'elle a eu dans ce siècle; " Le Catholicisme est la plus grande école de respect qu'il y ait dans l'humanité. "

Prise en elle-même, cette parole n'est pas un trait de génie et n'a rien qui l'élève jusqu'au sublime. Tombant d'une plume catholique

ou d'une bouche sacerdotale, cette parole eût paru presque vulgaire et elle eût à peine été remarquée ; mais elle emprunte à l'homme qui l'a dite le premier, une haute signification, et elle éclaire d'un reflet superbe la vérité que j'établis en ce moment, à savoir, que le Catholicisme est la grande école du Patriotisme, parce qu'il est la *grande école du respect*.

Quel est ici, me demandez-vous peut-être encore, le grand secret du Catholicisme pour créer le respect de la Patrie et de toutes les grandes choses de la Patrie, et avec ce respect, le Patriotisme ?

Ah ! Mes Frères, ce secret le voici dans toute sa divine simplicité : c'est que, plus que toute autre institution, plus même que toute autre religion, le Catholicisme garde cette tradition persévérante, la plus essentiellement religieuse et patriotique tout ensemble ; incliner les âmes devant toutes les vraies grandeurs ; les accoutumer, jour par jour et heure par heure, à rendre un légitime et volontaire hommage à toutes les supériorités et à toutes les grandeurs nationales.

Et, pour apprendre aux générations qui s'élèvent, avec la vénération, ce culte de toutes les grandeurs qui se produisent sur le sol de la Patrie, voyez ce que fait l'Eglise : elle commence par incliner les âmes devant cette majesté qui est le principe et la raison de toutes les autres, c'est-à-dire, devant la majesté même de Dieu. Pour apprendre à respecter, elle apprend à adorer. L'adoration, qu'est-ce en effet, si ce n'est la vénération à sa plus haute puissance, l'apogée du respect ?

Et voilà ce que le Catholicisme imprime et grave avant tout dans les âmes : l'adoration de l'infinie majesté, l'adoration de Dieu et de Jésus-Christ, et, par suite, le respect religieux de tout ce qui représente Dieu et Jésus-Christ ; le respect de l'Eglise, cette divine représentation de Jésus-Christ ; le respect de la Papauté, la plus haute représentation de l'Eglise elle-même ; le respect de l'épiscopat ; le respect du sacerdoce ; en un mot, le respect de toutes les images et représentations plus ou moins augustes de la majesté de Dieu dans l'humanité.

Oh ! alors je comprends comment moi, élevé dans cette divine école du respect et accoutumé dès mon enfance à l'adoration de Dieu et à la vénération de tout ce qui reflète le divin, je comprends pourquoi j'environne de ma vénération profonde toutes les saintes majestés de ma Patrie, toutes ses grandes traditions et toutes ses grandes illustrations.

Je comprends pourquoi je vénère cette Patrie elle-même, cette Patrie qui fut portée, comme un enfant dans le sein de sa mère, dans les entrailles même de la religion dont j'aime à me savoir et à me proclamer le fils ; cette Patrie qui, par la prière de Clotilde et le baptême de Clovis, a reçu à son berceau comme un sacre divin. Oui, je comprends que j'unisse dans la communauté du même respect, et cette religion qui a formé ma Patrie, et cette Patrie qui a glorifié ma religion.

Je comprends comment et pourquoi le Catholicisme a créé partout et surtout dans notre France, de ces grandes et nobles races où le respect des choses de la religion et la vénération des choses de la Patrie se confondaient dans le courant des mêmes traditions, comme les eaux de deux affluents viennent se confondre dans le lit du même fleuve.

Je comprends, enfin, comment cette religion catholique est la meilleure école de Patriotisme, parce qu'elle est l'école divine où l'on apprend le mieux, avec le respect de la religion et de toutes les choses de la religion, le respect de la Patrie et de toutes les choses de la Patrie.

Mais le Catholicisme, par son énergie intime, produit une troisième chose plus décisive encore au point de vue où nous sommes, je veux dire *la force*, la force efficace que réclame de tout citoyen *le service* de la Patrie. J'entends ici la force morale, la vraie virilité des âmes, cette virilité dont nous parlions tout à l'heure, qui, au forum comme au champ de bataille, fait les vrais courageux et les vrais magnanimes, les hommes capables de mettre au service de la Patrie un grand cœur et une volonté résolue : "*Corde magno et animo volenti.*"

Le Catholicisme, quand il est accepté tout entier, quand il règne dans des générations avec toutes ses divines énergies, crée et multiplie ces légions de vrais courageux.

Ah ! c'est que le Catholicisme, c'est-à-dire, le vrai Christianisme, le Christianisme intégral, avec toute sa doctrine, toute sa morale, tout son culte, trempe les hommes pour en faire des héros, comme on trempe le fer pour en faire l'acier ; c'est que le vrai Christianisme, par sa nature, par sa législation, par son organisation, par son histoire et par sa prédication, le Christianisme vu par toutes ses faces et dans toutes ses profondeurs, c'est la lutte, encore la lutte et toujours la lutte ; la lutte universelle, la lutte permanente, la lutte organisée dans l'homme comme elle l'est dans l'univers. Le vrai Christianisme, en un mot, c'est la lutte contre le grand ennemi du dedans, la lutte contre soi-même, la lutte contre l'orgueil et la cupidité, la lutte surtout contre le Sensualisme et la volupté, c'est-à-dire, contre les principes les plus énervants, contre les forces les plus égoïstes, et, par suite, les plus anti-sociales et les plus antipatriotiques qu'il y ait dans l'humanité.

Et c'est par cette trempe vigoureuse, c'est par cette éducation belliqueuse que le Catholicisme nous prépare des hommes véritablement forts, des hommes d'autant plus intrépides dans les combats du dehors, qu'il sont plus vaillants dans les combats du dedans, et d'autant plus capables de sauver la Patrie en domptant ses ennemis, qu'ils sont plus capables de se vaincre eux-mêmes en domptant leurs passions : des hommes, enfin, tels que nous les demandions tout à l'heure, capables d'élever leur courage et leur dévouement à la Patrie jusqu'à l'héroïsme du sacrifice et, au besoin, jusqu'à l'héroïsme du martyre. Si le Catholicisme n'accomplit pas en tous, ces miracles d'héroïsme, c'est que tous ne savent pas pousser jusqu'au bout les principes de leur Catholicisme, et que, trop souvent la faiblesse et la lâcheté humaines reculent devant leur énergie divine.

Telle est, Mes Frères, la puissance propre, telle l'efficacité intrinsèque de la vie chrétienne, et en particulier de la vie catholique, pour produire dans les âmes qui l'embrassent, l'amour, le respect et le service de la Patrie, et avec ces trois choses essentiellement patriotiques, le vrai Patriotisme.

Ah ! la libre-pensée essaierait en vain de protester ici : jamais,

avec son éducation sans religion et sa civilisation sans Dieu ; jamais, avec ses systèmes soi-disant humanitaires et avec ses théories soi-disant sociales ; jamais avec ses doctrines rationalistes, panthéistes, athées, positivistes et matérialistes ; jamais, avec ses congrès anticléricaux, collectivistes, socialistes ou nihilistes ; jamais avec ses tentatives si effroyablement, pour ne pas dire si ridiculement, retentissantes ; jamais elle ne fera ce que fait, dans un divin silence, l'énergie intime du vrai Christianisme ; non, jamais sans lui elle ne créera comme lui, dans les âmes instruites à ses leçons et soumises à son empire, avec *l'amour*, le vrai dévouement à la Patrie ; avec le *respect*, le vrai culte de la Patrie ; avec la *force*, le vrai service de la Patrie ! Le Catholicisme, lui, continuera de les créer partout où il se posera, avec sa divine énergie ; et ainsi il continuera de montrer comment le vrai Patriotisme tient par un lien profond et une chaîne divine, au vrai Christianisme.

Mais, Mes Frères, il y a quelque chose qui, pour montrer l'union sacrée du Catholicisme et du Patriotisme, parle plus haut encore que ce que je viens de dire ; c'est la démonstration que lui fait, dans sa grande lumière, l'histoire de tous les peuples catholiques.

Je disais tout à l'heure, à un point de vue général : tous les peuples religieux sont des peuples patriotiques ; ainsi l'atteste l'histoire. J'ajoute : Les plus patriotiques de tous les peuples sont les peuples chrétiens, et les peuples catholiques.

Ce grand fait historique, ce fait aussi ancien que notre histoire et aussi actuel que le siècle, il est dans l'humanité si prodigieusement éclatant, que son éclat devrait couvrir de honte les hommes qui osent encore, même en plein rayonnement de cette lumière, affirmer l'opposition radicale et l'antagonisme absolu du Catholicisme et du Patriotisme. Jamais mensonge historique ne s'est posé avec une telle audace, j'allais dire, avec une telle impudence devant un témoignage aussi imposant et aussi absolument irrécusable : l'immense et séculaire témoignage de l'histoire du Catholicisme en général, et de l'histoire de notre France catholique en particulier.

Que ne puis-je ici évoquer à la fois, du fond de l'espace et de la durée, toutes les nations formées par de long siècles de vie catholique ! Que ne puis-je surtout faire apparaître devant vous, dans l'auréole de leur Patriotisme, tous les héros sortis de leur sein pour illustrer ou sauver leur Patrie !

Mais comment, dans les limites étroites où nous enferme un discours, pourrais-je faire défiler devant vous ce long cortège de toutes les nations et de toutes les grandes figures héroïques, toutes portant au front plus ou moins éclatants ces deux rayons de leur gloire historique : *Catholicisme et Patriotisme* ? Ah ! le jour finirait avant ce discours, si je voulais essayer seulement d'en dire les noms magnifiques et les époques à jamais fastiques. Je ne l'essayerai pas.

Toutefois, sans dédaigner les autres, saluons au moins en passant quelques-unes de ces nations, avec les personnifications les plus illustres de leur Patriotisme national et admirons comment, dans ces grands peuples et dans ces grandes figures, se rencontrent toujours ces deux

choses constamment et inséparablement unies : le Patriotisme et le Catholicisme.

Mais, parmi tant de peuples et tant de héros qui ont illustré le Patriotisme catholique, lesquels nommer, alors qu'avec l'histoire il faudrait les nommer tous ?

Dans ces évocations des manifestations historiques du Patriotisme catholique, je vous nommerai d'abord, ô catholique Espagne, vous qui, huit siècles durant, avez combattu si héroïquement, sous l'étendard de la croix, pour arracher à la domination du Maure ce sol généreux de l'Ibérie, aussi fécond en soldats et en héros dévoués au salut de la Patrie, qu'en saints et en apôtres dévoués à la glorification du Christ et de son Eglise. Qui n'entend encore les échos des Asturies redire le glorieux nom de Pélage ? Qui ne croit voir flotter sur leurs sommets son drapeau libérateur ? Et qui montre mieux ce mariage indissoluble de l'héroïsme patriotique et de la catholique Espagne, que ces deux grandes figures qui brillent aux plus hautes cimes de son histoire, et qui se nomment Isabelle de Castille et Ferdinand-le-Catholique ?

Dans ces évocations du Patriotisme catholique, pourrais-je vous oublier, ô catholique Irlande, vous qui sous les étreintes d'une servitude séculaire, avez gardé, avec l'amour de cette religion que vous a révélé votre grand saint Patrice, l'amour de cette verte Erin encore empreinte de la trace de ses pas et encore trempée de la sueur de son apostolat ? Et, sans ressusciter ici le souvenir de tous vos héros catholiques qui, de siècle en siècle, ont combattu pour votre liberté, puis-je ne pas entendre aussi les échos de vos collines redire le nom de votre grand libérateur, de votre grand citoyen catholique : " O'Connell, O'Connell ? "

Mais dans ce majestueux cortège, où, apparaissent à travers l'histoire, les nations catholiques illustrées par leur Patriotisme, est-ce que vous ne voyez pas passer une figure plus éplorée que toutes les autres ? Est-ce que vous ne la reconnaissez pas, cette Patrie portant à son front, avec l'auréole de son Catholicisme et l'auréole de son Patriotisme, l'auréole d'un malheur national grand comme l'un et l'autre ? Ah ! Mes frères, en attendant ces paroles, n'est-il pas vrai, vous avez nommé la Pologne. La Pologne ! le nom qui retentit le mieux dans nos cœurs français et catholiques, avec le nom de la France ; la Pologne, dont on a pu broyer et dépecer le corps pour s'en partager les lambeaux mais dont rien n'a pu étouffer ce grand souffle catholique et patriotique, que l'on a bien nommé *l'âme Polonoise* : cette âme qui vit toujours, et que les épreuves de la Patrie et les douleurs de l'exil font vibrer de plus en plus ; cette âme si fortement trempée de deux éléments si étroitement unis, qu'on ne les peut séparer, l'amour de l'Eglise et l'amour de la Pologne : âme aussi patriotique qu'elle est religieuse, et où deux grands noms résonnent, comme les deux cordes d'une lyre harmonieuse, le nom de *Casimir* et le nom de *Sobieski*.

Ah ! si nos vainqueurs n'étaient là si près de nous, pour écouter nos paroles et en dénaturer le sens, c'est ici que je voudrais évoquer plus longuement que tous les autres, deux noms si chers à vos cœurs et au mien : *l'Alsace et la Lorraine* ! L'Alsace et la Lorraine, gardant sous le pied de l'étranger une âme à la fois si catholique et si française.

Qu'elles sachent du moins, ces populations si chrétiennes et si patriotiques, que leurs noms à jamais chers éveillent dans tous nos cœurs de Français et de catholiques, avec les échos les plus sympathiques, les souvenirs les plus émus.

Et la France ? me dites-vous peut-être. Quoi ! dans cette énumération des nations brillant du double éclat de leur Catholicisme et de leur Patriotisme, est-ce que vous oubliez la France ? Non, certes, mille fois non ; dans ce brillant cortège des nations que volontiers je nommerais *catholico-Patriotiques*, la France a son rang illustre et sa place réservée.

Depuis cette heure solennelle où la prière de Clovis, du champ de bataille de Tolbiac, montait vers le Dieu de Clotilde ; depuis surtout cette heure plus solennelle encore, où le vainqueur de Tolbiac inclinait sous l'eau du baptême sa tête toute rayonnante de la gloire de son triomphe ; depuis ce moment à jamais fastique, où le Catholicisme et la France vinrent s'embrasser et s'unir, pour ne plus se séparer, dans le cœur de Clovis et dans le cœur de Clotilde, ce père et cette mère de la Patrie française ; depuis ce temps-là, à travers notre histoire nationale, longue et glorieuse histoire de quatorze siècles, est-ce que vous ne pouvez pas voir, partout et toujours, notre religion et notre Patrie marcher ensemble en se donnant la main, à travers nos désastres comme à travers nos prospérités, et dans nos heures les plus sombres comme dans nos heures les plus radieuses ?

Et ne voyez-vous pas, s'inspirant à la fois de l'une et de l'autre, passer à travers cette même histoire de la Patrie française tous nos héros demeurés les plus justement célèbres, nos Bayard et nos Duguesclin, nos Godefroy de Bouillon et nos Baudoin de Jérusalem, nos Charlemagne et nos saint Louis, et, avec eux, tant d'autres que je n'ai pas le temps de nommer ?

Et, à côté de tous nos héros, ne voyez-vous pas marcher sur une ligne parallèle et dans une auréole pareille, la légion si patriotiquement dévouée de nos héroïnes ; elles aussi, et j'oserais presque dire, elles surtout, personnifiant l'union intime de la religion et de la Patrie, du Catholicisme et du Patriotisme ? Saintes et patriotiques chrétiennes, adorant Dieu, aimant le Christ et servant l'Eglise ; mais sachant, à l'heure venue, préserver la cité ou sauver la Patrie ; les unes par la puissance de leurs prières et de leurs sacrifices, les autres par la puissance de leur glaive et de leur bravoure.

Que ces Esther et ces Judith, que ces libératrices de la loi nouvelle s'appellent Geneviève de Nanterre, Jeanne d'Arc ou Blanche de Castille, est-ce que ce n'est pas toujours la même chose ? Geneviève, ranimant par sa prière confiante et sa persévérance intrépide le courage abattu de ses concitoyens, et détournant de sa Patrie l'invasion du barbare Attila ; Jeanne d'Arc, la vierge-soldat, chassant l'Anglais de la terre française ; Jeanne d'Arc, le type le plus achevé de la piété religieuse et du Patriotisme militaire personnifiés dans une femme ; Blanche de Castille, dans une heure de grande crise, couvrant la Patrie française du triple bouclier de sa prudence, de son dévouement et de sa piété. Sous ces grands noms, et tant d'autres encore brillant d'une gloire pareille, n'est-ce pas toujours, dans la femme comme dans l'homme, l'immor-

telle union de la religion et de la Patrie, du Catholicisme et du Patriotisme ?

Et remarquez-le bien, Mes Frères, cette union séculaire si brillamment inscrite au front de nos héros et de nos héroïnes, elle est vivante encore, elle est actuelle, et, sous nos propres regards, elle a brillé comme un arc-en-ciel au milieu de la tempête. Naguère encore, il vous en souvient, à l'heure la plus sombre de nos récents désastres, elle apparaissait belle, magnanime et rayonnante de l'éclat de sa double auréole d'héroïsme chrétien et d'héroïsme patriotique.

Comment pourrais-je finir sans évoquer ici votre souvenir, nobles héros de Patay et de Loigny, vous qui, après vous être illustrés comme les soldats de la Papauté et les défenseurs de l'Eglise, reparaissiez dans l'auréole d'une gloire nouvelle, soldats de la Patrie et défenseurs de la France ! Vous qui, pour la sauver, cette chère France si effroyablement menacée, marchiez résolûment à une mort certaine, en vous écriant : *Vive la France !* Vous que l'on a pu voir, à défaut d'autre bannière, déployant sur vos têtes le drapeau catholique et français par excellence, le drapeau du Sacré-Cœur ; drapeau deux fois glorieux, que vous vous passiez de main en main, en tombant sur le champ de bataille, je devrais plutôt dire sur le champ du martyre ; drapeau désormais immortel, digne, s'il en fut, d'être suspendu dans le temple de nos gloires catholiques et nationales ; drapeau éloquent, plus éloquent que toute parole, qui porte encore écrits, dans ses plis ensanglantés, ces deux mots qui confirment mon discours en résumant toute notre histoire : religion et Patrie ; Catholicisme et Patriotisme !

Que les héros qui combattaient sous ce drapeau se nomment *de Sonis* ou *de Charette* ; et que ceux qui sont tombés en le tenant dans leurs mains, se nomment *de Bouillé* ou *de Vertamon*, c'est encore et toujours et plus que jamais l'union indissoluble de la religion et de la Patrie, du Catholicisme et du Patriotisme, proclamée par le dévouement et scellée par le sang de nos héros catholiques et français.

Car, comment ils mouraient, ces héros magnanimes, nous le savons, et l'histoire ne l'oubliera pas. Et quoi que fasse l'histoire, nous aimons à le publier, nous aussi catholiques et Français, parce que c'est à la fois et une gloire pour l'Eglise et une gloire pour la France : O jeunes et vaillants soldats de l'Eglise et de la Patrie, nous le dirons pour votre gloire aussi, vous tombez en redisant de vos lèvres mourantes ces trois mots, sortis de vos cœurs d'hommes, de catholiques et de Français : "*Mon Dieu, ma Patrie, Ma Mère !*" Et ainsi, vous attestiez ce que j'ai voulu montrer dans ce discours, le lien sacré qui unit ces trois saintes et admirables choses, et dont l'union harmonieuse et immortelle constitue à jamais le vrai Patriotisme : *la famille, la religion et la Patrie.*

.....

Mes Frères après un tel exemple, que puis-je ajouter qui démontre mieux ce que dans ce discours je voulais démontrer ? J'ai dit ce que c'est que la Patrie devant l'humanité, et ce que c'est que le Patriotisme devant la Patrie ; et j'ai essayé de montrer, par la force des choses et par le témoignage des faits, ce que la religion, et très spécialement le Catholicisme, est devant l'une l'autre.

Vous avez vu, dans une éclatante lumière, comment le Catholicisme, par l'énergie intime de ses principes et de sa morale, tend à produire dans les âmes le vrai Patriotisme ; et vous avez pu voir, dans une lumière plus éclatante encore, comment, depuis Clovis et sainte Clotilde jusqu'à saint Louis et Blanche de Castille, et depuis lors jusqu'à nous, la Patrie française a été trempée dans les sources vives du vrai Christianisme, et comment, par des faits héroïques où son Patriotisme et son Christianisme brillent d'une splendeur pareille, notre grande France a justifié toujours son renom illustre de nation *très chrétienne*. Nous pouvons donc dire, la main étendue sur son histoire : Notre Patriotisme sera chrétien et catholique ou il ne sera plus ; et nous pouvons ajouter avec la même certitude : La Patrie française sera chrétienne ou elle ne sera pas ; ou, si elle est encore, elle ne sera plus la France.

Et maintenant, Mes Frères, je le demande : en face d'une démonstration si populaire et si intelligible à tous, et surtout devant ce fait immense du Patriotisme catholique, où la vérité que je proclame s'impose à toute âme dont les passions antichrétiennes n'ont pas perverti le sens ; ah ! je le demande, que faut-il penser de la tentative inouïe, innomée, et au premier chef antichrétienne et antipatriotique, dont l'univers catholique est aujourd'hui le témoin attristé, la tentative vraiment monstrueuse d'arracher de cette Patrie française ce que l'on peut bien nommer aussi *l'âme de la France*, c'est-à-dire, la sainte religion catholique ; cette religion qui a enfanté et baptisé la France ; cette religion qui nous est venue par ces deux grands cœurs, avec la Patrie elle-même, par le cœur de Clovis et par le cœur de Clotilde, et qui depuis, à travers tant de changements et de vicissitudes, n'a pas cessé un seul jour d'être la vie, l'âme et la respiration de la France ?

Ah ! cette tentative où la folie le dispute au sacrilège, puis-je mieux la stigmatiser qu'en m'écriant ici, dans le sentiment profond qui remue en ce moment, avec tous les vôtres, mon cœur de prêtre et de Français : cette tentative, c'est le crime de lèse-Nation, c'est le crime de lèse-Patrie, c'est quelque chose comme le meurtre et l'assassinat de la France !.....

Quoi ! entreprendre d'arracher à la Patrie ce qui depuis quatorze siècles est l'âme de la Patrie ? Quoi ! chasser du sol de la France ce qui a fait naître, grandir et prospérer la France ; et, au nom même du Patriotisme, essayer d'anéantir ce qui partout et toujours, dans la Patrie française, a été la raison, le ressort, la vie, l'essence même de notre Patriotisme !.....

Et cela, pour nous créer un état social qui exclut et tue en essence le vrai Patriotisme ; pour inaugurer au milieu de nous ce cosmopolitisme révolutionnaire et athée, pour qui la religion n'est qu'une chimère et la Patrie un mot ; et pour substituer au Patriotisme sincère, qui naît à la fois du triple amour de la famille, de la religion et de la Patrie, ce Patriotisme faux, fanatique et cruel, pour qui la Patrie sans religion et sans Dieu devient une affreuse idole debout sur des ruines, et que ses adorateurs honorent par des immolations sanglantes et des hécatombes humaines !

Ah ! si pour nous châtier, Dieu le permet un jour, l'accomplisse-

ment de ce dessein deux fois satanique : arracher à la nation très chrétienne sa religion et son Christ ; un jour, vous le verrez reparaitre au milieu de nous, ce culte abominable de *la Patrie sans Dieu*, sous des formes que l'on peut imaginer, mais qu'on ne peut décrire ; dans nos temples et jusque sur nos autels encore une fois profanés, vous verrez se relever, à côté de la *déesse-Raison*, la *déesse-Patrie* ; et devant ces deux divinités du culte de l'avenir, aussi sauvages qu'impures, tout un peuple à genoux, reniant son Patriotisme séculaire, apostasiant la religion de Clovis et de Clotilde, " *et blasphémant le Dieu qu'ont adoré ses pères !* "

Et non loin de ces orgies du sacrilège et de la débauche, vous verrez se redresser aussi les appareils du massacre et de l'assassinat : peut-être des millions de têtes tomber devant les trois statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, et, au nom du Patriotisme, des flots et encore des flots de sang français inonder le sein meurtri de la Patrie française !!!...

Ah ! Mes Frères, détournons nos regards de ces lugubres images, et écartons de notre pensée ces noirs pressentiments ! Non, il n'en sera pas ainsi ; non, ce satanique dessein ne réussira pas ; Dieu, un jour, la confondra, cette sacrilège pensée, et il raillera divinement cette sagesse malavisée : *Dominus irridebit eos et subsannabit eos.* "Ce Christ qu'ils veulent chasser de la France, se souviendra de tous les saints et de tous les martyrs qu'a portés la terre de cette France : il entendra la voix de ce sang que depuis bientôt quatorze siècles, cette généreuse et héroïque France a versé pour sa cause.

Mais surtout il se souviendra de vous, ô Clotilde, ô mère de notre France très chrétienne : et vous-même, du haut du ciel, vous prierez encore pour cette Patrie sortie un jour de votre prière féconde.

Sainte Clotilde, vraie reine de la France, priez pour nous.

Sainte Clotilde, vraie patronne de tous les Français, priez pour nous.

Sainte Clotilde, vraie mère de la Patrie française, priez pour nous !...

Un jour vous avez obtenu, par votre supplication de la terre, la conversion de Clovis ; et grâce à cette prière créatrice, Clovis a abjuré ses faux dieux pour embrasser le vrai Dieu : il a brûlé ce qu'il avait adoré, et il a adoré ce qu'il avait brûlé. Aujourd'hui, par votre supplication du ciel, obtenez la conversion de toute cette race française marquée du signe du même baptême. Comme ces milliers de soldats francs, à l'imitation de leur noble chef, embrassèrent Dieu et son Christ, en répudiant, eux aussi, le culte de leurs faux dieux, faites, ô sainte et puissante protectrice, que les millions d'hommes qui forment la grande nation née de votre prière et de la prière de Clovis, se souviennent de leur origine et de leur baptême ; que tous repoussent les fausses divinités qu'on veut leur faire adorer ; que tous gardent, avec leur Christ, le divin inspirateur de leur Patriotisme ; que tous, enfin puisent, devant ses autels et dans son cœur, avec le vrai culte de leur Patrie de la terre, l'espérance et l'amour de leur Patrie du ciel.

AMEN.

ENFANTS ET MERES

PREMIERS PAS

Certes, Bébé tenait déjà bien sa place nouvelle dans la maison, son berceau près du lit, sa haute chaise à table, et partout un rappel de cette vie enfantine, souriant dans les joujoux qui traînent, et les blancs et doux vêtements du premier âge. Mais voici tout à coup sur les tapis et les parquets, l'appui d'un petit pas maladroit, d'abord irrégulier, heurté et qui bronche, puis marquant l'entrain et la vitesse d'une poursuite ou d'un jeu. Vif émoi ! Il marche ! Il marche avec une hésitation de tout l'être, ses petites mains tendues écartées en balancier ; et à le surveiller, à le suivre, on sent qu'un être se révèle d'initiative et de volonté allant tout de suite à la lumière, à l'attirante fénêtre où l'espace lui apparaît, la transformation du ciel, le vol des oiseaux ; ceci avant la recherche d'un coin préféré ou l'élan vers un jouet qu'il rattrape avec un désir déjà plus rapide que les petites jambes, une fixité de regard, une volonté du but et de l'indépendance.

Un joli mot de mère : " Quand mon fils a commencé à marcher seul, j'ai senti qu'il se détachait de moi." Un coup pénible au cœur, cette première tentative d'éloignement que l'enfant renouvellera plus tard à chaque élan de sa jeunesse... " Il s'appuyait aux meubles, s'accrochait à ma robe, puis un jour il se retourne, essaie ses pas tout branlants, s'équilibre, et le voilà parti ! Oh ! j'ai pleuré ! "

Oui, c'est le premier départ et la première imprudence : heurt aux meubles, chutes légères ; des cris et d'abondantes larmes en révolte contre la douleur inattendue et la dureté de la vie aux inexpériences ; viendront l'adresse, la précaution, les repères choisis pour aller d'ici, là. Et c'est une étape importante dans la vie enfantine, si bien que les mères l'inscrivent dans cette mémoire des menus faits et des dates charmées qui font le divin rabâchage des familles, et que les premiers petits souliers comptent parmi leurs reliques, plus tard retrouvés et comparés : ceux-là plus larges, plus forts, aux pieds solidement chevillés des fils, ceux-ci plus étroits, délicatement enrubannés pour les fillettes, et tous presque neufs, à peine fanés aux semelles, ayant la destinée de toutes les parures du jeune âge, dépassées vite par la croissance de l'être, car l'enfant pousse et grandit toujours, de matin en matin : c'est son travail et sa loi, écartant et rejetant ses enveloppes successives, montant jusqu'au baiser qui se penchait pour lui.

MME ALPHONSE DAUDET

PROPOS DU DOCTEUR

LE PANSEMENT DES BRULURES.

De tous les accidents, il n'en est peut-être pas de plus fréquents que les brûlures ; il importe donc, le cas échéant, de savoir porter un prompt secours, en attendant l'arrivée plus ou moins tardive du médecin.

Que les brûlures soient produites par un liquide, ou par le gaz enflammé ou par un corps solide, elles offrent trois degrés dont les lésions

varient suivant l'intensité du foyer producteur de la brûlure et le contact plus ou moins direct et plus ou moins prolongé de ce foyer contre le corps.

Le premier degré est caractérisé par une rougeur de la peau, avec douleur plus ou moins cuisante, persistant quelquefois assez longtemps.

Le deuxième degré est caractérisé par une rougeur plus intense, une douleur plus vive et l'apparition d'ampoules, comme celles que produisent les vésicatoires.

Le troisième degré de la brûlure est caractérisé par la désorganisation des parties profondes qui sont mortifiées. La rougeur n'existe que sur les bords de la région brûlée ; les nerfs de la sensibilité étant détruits, la douleur est peu vive, quelquefois elle est même nulle.

Si vous êtes présent au moment de l'accident et que le feu soit communiqué aux habits par une flamme quelconque, étouffez la flamme en enveloppant la personne qui brûle avec un drap mouillé, une couverture, un manteau ; jetez-lui de l'eau froide sur le corps. Puis, mettez à nu la partie brûlée, mais ne déchirez pas la peau et pour atteindre votre but coupez plutôt les vêtements.

Pour calmer la douleur, il faut, avant tout, mettre la région brûlée à l'abri de l'air ; c'est pourquoi on a l'habitude d'enduire les parties brûlées d'un corps gras et de les recouvrir ensuite de ouate. On emploie encore les compresses d'eau froide souvent renouvelées, les confitures, la pulpe de pommes de terre, moyens non nuisibles, mais peu efficaces. Il faut bien se garder de suivre les conseils de certaines personnes qui engagent les malheureux brûlés, à présenter au feu les régions atteintes, puis à les recouvrir d'huile chaude.

Pour les brûlures légères, une application de baudruche ou de colodion suffira pour intercepter l'air et faire cesser la douleur. Mais, quel que soit le degré de la brûlure, voici la médication qui peut toujours être facilement appliquée jusqu'à nouvel avis du médecin.—Vous recouvrez d'huile une feuille de ouate et vous appliquez sur la région brûlée ce cataplasme d'une nouveau genre. Ce premier pansement vous permettra de préparer un *liniment oléo-calcaire* qui devra remplacer la couche d'huile sur la feuille de ouate.—Vous obtiendrez ce liniment, qui se présente sous forme d'une crème blanche, en mélangeant à parties égales de l'huile avec de l'eau de chaux, c'est le pansement qui procure le plus grand soulagement. L'eau de chaux que vous emploierez sera obtenue en faisant dissoudre de la chaux vive dans de l'eau et en filtrant à travers un linge la solution pour en éloigner toute partie solide. Cette eau de chaux, qui n'est pas l'eau de chaux médicale, ne saurait être employée à l'intérieur, mais elle suffit pour le pansement des accidents dont il s'agit.

Vous obtiendrez ainsi vous-mêmes la guérison de quelques cas légers ; n'oubliez jamais que des brûlures, même de peu d'étendue, ont eu des conséquences fatales, et que la présence du médecin n'est pas seulement utile dans les brûlures du troisième degré.

PANSEMENT DES CONTUSIONS.

Lorsqu'un corps vient heurter nos tissus, ou bien lorsque nos tissus viennent se heurter sur un corps qui ne produit ni déchirure, ni

coupure extérieure, il y a *contusion*, c'est-à-dire que les parties situées sous la peau sont plus ou moins atteintes. Les vaisseaux se rompent et le sang s'en échappe pour se répandre en nappe profonde, ce qui constitue l'*ecchymose* appelée vulgairement le *bleu*, qui, à mesure que la résorption s'opère, devient *violet* et *jaune*. Les *contusions* ont été divisées en plusieurs classes selon leur importance. La *1ère classe* comprend les contusions dans lesquelles les petits vaisseaux seulement sont rompus : simple coloration sous la peau. La *2e classe*, celles où les vaisseaux plus importants sont détruits et où, par conséquent, l'épanchement du sang est plus considérable : gonflement sous la peau. La *3e classe*, celles où les tissus profonds sont broyés : déformation des parties. La *4e classe*, celles où toute la région, os et parties molles, est détruite.

Ce qui doit préoccuper dans le traitement de la contusion, c'est de favoriser la résolution ou dissolution du sang épanché, sous peine de voir ce sang se convertir en pus, ou devenir dans les organes, où il a été accumulé accidentellement, la cause des désordres inflammatoires les plus graves.

Si la région contuse est située profondément, comme le foie ou le poumon, par exemple, il sera sage d'appliquer des sangsues ou des ventouses scarifiées et, autant que possible, aussitôt après l'accident.

La même pratique sera indiquée si l'épanchement de sang occasionné par la contusion sur toute autre partie du corps, occupe un espace considérable.

Dans les contusions moins graves, on aura recours à l'application de compresses imbibées d'un liquide résolutif ; alcool camphré, teinture d'arnica.

Alcool camphré.....160 gr.
Teinture d'arnica..... 15 —

On peut ajouter à ce mélange 5 grammes de laudanum. On entourera ces compresses d'une bande roulée, légèrement serrée, la compression devant favoriser la résorption du sang épanché.

Quel que soit le liquide employé pour mouiller les linges du pansement, il faut veiller à ce que ces linges soient toujours humides, sous peine de voir la douleur devenir intolérable. Aussi est-il d'usage d'envelopper tout l'appareil d'un morceau de taffetas gommé ou de toile vulcanisée.

Dr CARRET.

BIBLIOGRAPHIE

Sciences.

LE LIVRE DES MÉTIERS MANUELS. Répertoire des procédés industriels, tours de main et ficelles d'atelier, par J.—P. Houzé. In-12, chez Hetzel & Cie, Paris, 4 fr.

Cet ouvrage prend place dans l'excellente Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles : il renferme les notions essentielles des arts manuels : c'est un guide sérieux, pratique, rédigé de

telle sorte que l'ouvrier des petites villes et des campagnes, que l'amatour qui emploie ses loisirs à travailler de ses mains sans fréquenter les ateliers, puissent être initiés aux découvertes de l'industrie et aux procédés des ateliers et des manufactures des grandes villes. Comme les procédés de l'industrie ne sont que l'application des principes de la science, M. Houzé a sagement fait précéder les renseignements techniques de notions scientifiques succinctes et claires, qui permettent au lecteur d'apercevoir au moins la raison d'être des procédés préconisés. Cinq planches hors texte comprenant un certain nombre de figures d'outils ou de constructions géométriques ou mécaniques aident à l'intelligence du texte.

L'éducation bourgeoise laisse trop à l'écart les connaissances usuelles ; nous l'avons maintes fois regretté, en constatant l'impuissance des jeunes gens, intelligents et bien instruits du reste, en face de la moindre difficulté de travail manuel. Combien est-il de jeunes gens qui puissent seulement démonter et replacer une serrure ? Combien qui sachent distinguer dans une charpente d'un chevron l'arêtier ? Et pourtant de quelle utilité ne serait-il pas de les initier en passant, à l'occasion, sans les condamner à en faire une étude spéciale, aux notions élémentaires du cubage des bois, par exemple, des termes techniques employés dans la construction ; et puisque la mode est aux bains de mer, de profiter du séjour sur la plage pour leur apprendre les premiers principes du droit maritime, de la construction navale, etc.

Dans ce but nous recommandons, dans cette Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles, le *Guide pratique du constructeur*, de Pernot, refondu par Camille Tronçon et Ch. Baye ; le *Guide théorique et pratique du cubage des bois*, par Louis Frochet, le *Livre de poche du charpentier*, par Merly, les *Notions pratiques de droit maritime*, par Alf. Doneaud ; le *Guide pratique d'architecture navale*, par Gustave Bousquet ; et aussi, l'ouvrage intéressant et instructif de Viollet-le-Duc, *Comment on construit une maison*, si rempli de sages conseils et d'utiles aperçus, encore que la maison que construit le jeune Paul sous la direction de son grand cousin soit déjà assez peu ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'une résidence de campagne évaluée deux cent mille francs. Mais les principes fondamentaux sont aussi bons et efficaces s'il est question d'une moindre construction.

CARNET D'UN CURIEUX

Un livre de prières tissé en soie.

Il y a quelques années, Egger, le savant helléniste de l'Institut, contait à l'un de ses anciens élèves de l'École normale, M. Heinrich, alors doyen de la Faculté des lettres à Lyon, qu'il écrivait un ouvrage intitulé : *le Livre*, c'est-à-dire une étude sur les divers systèmes par lesquels l'homme a fixé et transmis sa pensée. Le doyen lui répondit que sûrement il pourrait lui citer un livre fait par un procédé qu'il ne connaissait pas ; et, pour appuyer son dire, lui annonça qu'il venait de se produire à Lyon un vrai livre non imprimé, mais avec des caractères tissés dans la soie. Egger s'informa, et, dans un rapport communiqué

à l'Institut, dit qu'un disciple de Jacquard (ce fut son expression), M. J. A. Henry, fabricant à Lyon, venait d'inventer le livre tissé en soie, c'est-à-dire le livre aux caractères inaltérables, dont la matière pourrait défier le temps par sa solidité. Ce livre était le poème des laboureurs de Lamartine. C'était une recherche de tissage dont les rares exemplaires n'ont jamais été dans le commerce. L'un d'eux est à la Bibliothèque nationale ; un autre, plus riche, édition unique, fut commandé tout spécialement et sous condition qu'il n'en serait plus tissé d'autres, pour être offert au comte de Paris.

L'ouvrage actuel dont le premier exemplaire a été offert à Sa Sainteté Léon XIII, le *Livre de prières*, est le résultat des précédentes recherches et peut être considéré comme le prototype du livre tissé. Nous savons que celui qui l'a fait n'a pas eu la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs, auteurs de tableaux tissés, tels que le *Testament de Louis XIV*, par Maisiat, le *Jacquard de Bonnefond*, par Didier Petit, une *Vierge de Raphaël* par Furnion, l'*Appel à la civilisation*, par Verzier, le magnifique portrait de *Washington*, par Mathevon et Bouvard, et celui de *Humboldt*, par Lamy et Giraud. Il a voulu faire autre chose et nous ne voulons nous-même établir aucune comparaison. Dans le livre tissé, en effet, neuve est l'idée, nouvelle est la manière.

Le plus précieux des concours fut acquis à M. J.-A. Henry, celui d'un artiste aussi distingué que modeste, le R. P. Hervier, de la Société de Marie ; c'est lui qui, à titre gracieux, s'est plu à faire le choix des prières et à dessiner ensuite d'une main savante, délicate, ingénieuse, les pages toutes différentes dans les styles gothiques du XIV^e au XVII^e siècle. M. Roux, libraire-éditeur bien connu, vint joindre sa compétence spéciale, sa collaboration effective dans les frais, et se charger d'être l'intermédiaire auprès du public. Ce fut avec une joyeuse ardeur que M. J.-A. Henry entreprit le tissage des charmants desseins du R. P. Hervier. Les feuillets du livre sont tissés avec les plus belles soies cénevoles de la marque privilégiée de l'Argentière de MM. Palluat et Testenoire. L'*armure* qui sert de fond est un satin si serré qu'il prend l'aspect d'une armure particulière. Contrairement à ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, le livre présente la *chaîne* horizontalement, tandis que la *trame* produit les caractères dans le sens vertical. Les mouvements de mécanisme sont d'un dixième de millimètre. Une des grandes difficultés vaincues est celle de la finesse du tissu, qui compte 100 passées de trame ; mais tout se réalise avec l'ouvrier de Lyon auquel on peut tout demander, avec lequel on peut tout oser.

Le R. P. Hervier, M. Henry et M. Roux ont désiré que le premier exemplaire de cet ouvrage, unique en son genre, fut déposé aux pieds de Sa Sainteté Léon XIII pendant ses fêtes jubilaires. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Lyon a bien voulu leur témoigner l'intérêt qu'il prenait à cette œuvre, en se chargeant de la présenter ; et ils ont eu la joie d'apprendre que le Saint-Père a parcouru le *Livre de prières* page à page et a déclaré se le réserver après l'Exposition pour sa bibliothèque particulière. C'est la plus belle récompense que les auteurs aient pu souhaiter pour cet ouvrage d'un petit volume, il est vrai, mais fruit de beaucoup d'études, de dépenses et de labeur.